

MARCIEN TOWA ENTRE DEUX CULTURES

SAMBA DIAKITE

Maître-Assistant au Département de Philosophie

Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)

RESUME

Face à des phénomènes majeurs auxquels l'Afrique fut confrontée, tels que l'aliénation, la traite négrière, et la colonisation, sans oublier le déchirement des indépendances, Marcién Towa évalue la complexité des problèmes et refuse l'abdication et le retour aux sources. Il circonscrit l'espace où sa pensée peut se permettre certaines audaces et décide de n'interroger que le visible de l'Afrique, du dedans comme du dehors. C'est ainsi que, conçue pour l'Afrique et sous le regard de l'Occident, la pensée de Towa, affirme sa cohérence en échappant au corset d'une pensée systématique et en proposant la nouveauté radicale d'une insatisfaction culturelle constamment entretenue sur les rapports de l'Afrique avec l'Occident, sur ses attitudes face au chaos de son époque.

Mots-clés : Afrique, Culture, civilisation, Révolution, Développement, Occident, Histoire, Philosophie

ABSTRACT

Faced with some major phenomenons which Africa was confronted with such as alienation, slave trade and the colonization, without forgetting misunderstanding for independences, Marcién Towa estimates problems complexity and refuses the abdication and the return to sources. He encircles the space where his thought can allow itself certain boldnesses. He decides to question only the inside and outside visible of Africa. Thus, conceived for Africa and under West supervision, Towa's thought asserts itself coherence by avoiding a systematic and restricted thought, and by suggesting the radical novelty of a cultural insufficiency, which was constantly kept through the relations between Africa and West, through his attitudes faced with his chaotic period.

Key words: Africa, Culture, Civilization, Revolution, Development, West, History, Philosophy.

INTRODUCTION

La pensée de Marcien Towa apparaît en ce jour comme problématique. Qu'on comprenne Towa ou non, qu'on le rejette ou qu'on l'accepte, on est contraint d'admettre qu'il s'est imposé comme l'un des gladiateurs dans la difficile arène de la « *Philosophie Africaine* ». Dès lors, la pensée de Marcien Towa est-elle une philosophie critique fondée sur la désaliénation de la société africaine, sur l'idéal éthique d'une libération de l'homme, ou sur l'irréductibilité créatrice de la pratique révolutionnaire ? Il est donc indispensable de prêter la plus minutieuse attention aux plans où se déploie la problématique : quels sont les fondements philosophiques de la révolution culturelle de Marcien Towa ?

Le développement scientifique et technique, à l'ère de la globalisation, impose à l'Afrique un changement des mentalités, une reconversion des cultures, pour tout dire, une auto-occidentalisation. Et c'est justement à ce titre que la pensée de Towa semble déterminer la radicalité des commentaires. Désormais, devant l'échec des cultures africaines face à la pénétration coloniale, devant l'échec de la révolution ratée des indépendances, il apparaît impérieux pour les Africains, de poser les jalons d'une mentalité neuve, d'instaurer un nouvel ordre culturel. Mais, en quoi va consister cette nouvelle révolution ?

I- DE LA CRITIQUE DES DISCOURS OCCIDENTAUX SUR L'AFRIQUE

La réflexion qui caractérise la philosophie doit prendre la forme d'un reflux de la pensée sur ses propres sources vives. Ainsi, les réponses que le philosophe donne-t-il aux questions que se pose l'humanité, ne se trouveraient pas quelque part déjà, là bas, dans l'au-delà d'une transcendance plus ou moins inaccessible. Elles ne se découvriraient que progressivement dans leurs liens aux problèmes que l'esprit pourrait et devrait se proposer comme autant de tâches à accomplir.

Mais si le philosophe doit toujours faire recours à ses propres sources vives, s'il doit toujours recommencer dans le temps, ce n'est nullement parce qu'il est voué à une répétition stérile. Mais, seulement, parce que dans ces sources vives, dans de tels recommencements, se trouve la seule façon offerte à l'homme de maintenir le miroir dans lequel il se voit, de boire dans la source dans laquelle il appartient. C'est pourquoi, loin de vouloir ressusciter quelque dogmatique "*philosophie*" ou culture éternelle, Marcien Towa, a voulu simplement nous permettre de penser notre condition afin de nous en sortir. Son objet, c'est cette culture africaine qui ne qualifie pas seulement les solutions, mais les problèmes eux-mêmes. Sa destination, c'est cette culture occidentale qui convainc et qui vainc sans avoir raison ; dorénavant, il ne s'agira pas « d'avoir raison » mais de ne jamais renoncer à se servir de la raison et de sa propre raison en vue de ce qui dépasse toute raison.

« Dès lors l'enjeu ne peut plus être pour nous la reconnaissance d'un droit, mais l'exercice de ce droit. Pour la majorité des peuples noirs l'ère des chicanes sur les textes juridiques est close, close aussi celle des revendications pour la reconnaissance de « notre dignité anthropologique » Il faut maintenant passer aux actes, et imposer par des réalisations de tous ordres cette dignité anthropologique »¹.

Dans tous les cas, les décisions humaines ne s'imposent pas en vertu d'une nécessité impersonnelle, déductive ou technique, mais elles engagent absolument hic et nunc, celui qui, en les prenant, actualise dans sa situation concrète, par son choix, sa possible existence. En ce processus universel qu'est celui de la modernité, il est bien des temps, bien des lieux où l'histoire de la pensée semble se recueillir tout entière avec une particulière plénitude avant de re-survenir dans une lumière neuve. Pour l'Afrique, l'éclairage nouveau, pour reprendre une image de Hegel, provient de la nouveauté du « soleil » qui s'est levé. L'occasion nous est offerte ; il nous suffit, à travers la pensée de Marcien Towa, d'avoir le courage de la saisir. Car, le choix pour nous, Africains, n'est pas entre la culture africaine et la culture occidentale ; le choix pour chaque africain, est entre changer ou être changé- changer foncièrement et sans regret notre existence en soumettant notre culture à une critique sans complaisance, sous notre propre direction ou être changé par des impératifs économiques et politiques, venant de l'extérieur, imposés par les impératifs de la globalisation.

Dans l'Afrique actuelle, il ne peut y avoir de stabilité dans le traditionalisme. *« Poser une tradition comme parfaite, c'est vouloir la soustraire à tout changement et la poser hors du temps. Ce qui est parfait n'a en effet besoin d'aucune modification, d'aucun complément. La perfection est à conserver, à maintenir et non à changer. L'absolutisation de la tradition emprunte ordinairement la voie de la divination. Si une culture (lois, rites, croyances, etc.) est l'œuvre d'un être parfait, elle ne peut qu'être parfaite elle-même. Pour rendre crédible la perfection d'une culture, on l'attribue à un être parfait, divin »².* Poser la stabilité n'est envisageable qu'à travers le maintien d'un équilibre au cours d'une transformation rapide et consciente. C'est pourquoi, l'Afrique doit changer en opérant une critique sans complaisance de sa culture, en changeant ses institutions pour réaliser ses nouvelles aspirations afin de s'accorder avec ses propres objectifs. Et ces transformations ne doivent guère être de simples réactions à des événements qui affectent notre continent. Il faut, désormais, que survienne une transformation

1- Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Clé, 1981, p. 38.

2- Towa (Marcien), "Les conflits entre traditionalismes : recherche d'une solution" in *Recherche, Pédagogie et Culture*, n°56, Paris, AUDECAM, 1982, p. 33.

profonde des structures de la vie culturelle, politique et sociale. Il faut aussi à l'Afrique des personnes capables d'inventer de nouvelles manières de penser, de vivre et d'agir.

Marcien Towa est, à n'en point douter, l'une de ces personnes -là. Mais tout grand homme, à quelques degrés près, est toujours incompris ; et Marcien Towa, plus encore que les autres, provoque des malentendus, sans doute parce qu'il est difficile de résister, face à lui, à la double tentation : soit chercher des prétextes pour neutraliser les terribles questions qu'il évoque, soit considérer ses écrits comme des préjugés de doctrinaires et d'idéologues occidentalisés. On alléguera ses contradictions, on lui reprochera son style révolutionnaire et radical ainsi que ses prises de positions tranchées, pour classer ses écrits au nombre des documents servant de couverture idéologique au socialisme et même de marxisme-léninisme dans sa phase révolutionnaire. On pourrait allonger la liste de ces interprétations aberrantes. Mais, l'essentiel est que l'influence que Towa exerce sur les esprits de notre époque, son autorité philosophique, se soit relativement imposée au point que, pour de nombreux jeunes africains, il est reconnu, aujourd'hui, comme l'un de ces rénovateurs sociaux qui doivent modeler le visage de l'Afrique d'aujourd'hui.

En marge du courant de la Négritude qui suscitait la valorisation des cultures africaines et leur entière conservation, Towa, par ses voies propres, conduit des recherches qui radicalisent la scission entre la période d'avant les indépendances et maintenant. L'objectif de Towa est de reconduire l'Afrique, dans l'élément de la pensée, à son sol de crédibilité. Mais comment réussit-il ce pari ? Dans *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Marcien Towa dénonce ce préjugé tenace qui prétend que les Africains n'auraient eu aucune part à l'œuvre générale de la civilisation. Il fustige les critiques violentes de Hegel dans *la raison dans l'histoire* et montre que celles-ci ne suffisent pas pour refuser à l'Afrique ce que la nature lui a donné. Il ne suffira pas non plus d'arracher à l'Afrique ses habitudes et de la déclarer anhistorique pour la faire entrer de force dans l'histoire universelle. La recherche et la défense de la plénitude d'une identité ne doivent guère mener à mépriser ou à nier l'identité de l'autre. Revendiquer son identité ou la valoriser, c'est reconnaître en substance, sans le dire vraiment, l'identité de l'autre et s'obliger à l'accepter comme telle. Car les civilisations diffèrent essentiellement par l'importance respective qu'elles accordent aux différentes structures, qu'elles soient d'ordre économique, politique ou culturel ; il faut seulement, grâce à l'élan vital, parvenir à surmonter la résistance de la matière. L'homme doit sa supériorité à son cerveau qui, par sa capacité illimitée de monter des mécanismes opposés les uns aux autres, permet à la conscience de s'intensifier et de choisir ses voies en se rendant ainsi indépendante des automatismes naturels et corporels.

Ainsi, toute évolution peut se poursuivre sous la forme de créations spirituelles et celle de l'Afrique ne peut se dérober à cette règle. C'est cette aptitude à assumer son essence, à s'ouvrir les voies d'une signification d'ensemble du mouvement évolutif qui confère à l'homme, sans distinction de race, une place privilégiée dans la nature. Même si ce succès, reste, pour une bonne part, à l'état de possibilité. En tant qu'espèce, l'Africain, comme l'Occidental, infléchit toutes ses facultés dans le sens de l'utilité. Comme l'Occidental, il tend à se conserver et à se répéter, de sorte que, compte tenu de son orientation naturelle, ses aptitudes spécifiques ne lui permettent pas de coïncider avec le dynamisme de l'élan vital. Ce constat montre que ce n'est ni la race ni l'espèce qui est la raison d'être de l'évolution des choses, mais le rôle de ces personnalités morales, hors du commun. L'Afrique aurait-elle manqué ces personnalités ? C'est alors qu'apparaît comme un signe inéluctable, orientant le devenir de l'Afrique, la présence de l'Occident, hantise d'une époque noircie d'horreurs physique et morale. En effet, selon l'Occident, l'Africain, issu du néant, serait condamné à y retourner, corps et âme, et son état ne serait qu'une modalité d'un perpétuel "anéantissement". Dans ces conditions, l'Africain se heurterait sans cesse à l'impossible et à un perpétuel échec devant la vie. Dès lors, toute l'existence humaine africaine, ne serait, qu'une longue course à illusions.

Pour Marcien Towa, le refus de l'histoire à l'Afrique n'est rien d'autre que le refus de son existence, de sa préhistoire et de son essence même. Or, la civilisation n'est pas un langage universel que nous puissions lire d'un trait. Il ne saurait être question ni de faire d'une philosophie le simple produit du contexte historique dans lequel elle est apparue, ni de parler d'un progrès en histoire de la philosophie. La soumission à l'histoire, disons, à l'histoire occidentale, est un refus de la philosophie, si occidentale, soit-elle, qui marque la fin du respect que nous devons à tout homme, un aveuglement desséchant qui s'interdit de juger une histoire, faite par les Occidentaux et imposée aux autres au nom d'une mission civilisatrice. « *En réalité, nous dit Towa, ce qui est en jeu, c'est la hiérarchisation des civilisations et des sociétés, ni plus ni moins (...) En effet, le mouvement qui anime l'Histoire multi-millénaire de l'humanité n'a qu'un but : le triomphe final de la raison, et de la liberté. Par conséquent, la présence ou l'absence de la liberté et de la pensée, c'est-à-dire de la philosophie, signifie l'appartenance ou la non appartenance à l'histoire universelle. Le fait que la philosophie, (...), la pure pensée et la liberté, ne se rencontre qu'en occident veut donc dire en même temps que seul l'occident est véritablement historique* »³.

L'analyse de ces pensées esclavagistes et impérialistes, de cette réalité totalitaire, nous montre réellement la généalogie du monstre et de ses avatars ; elle nous conduit à montrer que le totalitarisme occidental,

3- Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Op. cit.,

nonobstant ses différences idéologiques, est prête à justifier l'extermination des classes ou des races théoriquement "inférieures et condamnées" par la nature et l'histoire, leur histoire. Dès lors, la terreur devient légalité et constitue l'essence même de l'Occident, en même temps que son principe, non pas d'action, mais de mouvement. Ainsi donc, la méthode de la raison, n'a été inventée que pour des mobiles de puissance, de domination et de barbarie. L'envahissement de l'Afrique par l'Occident relèverait du fait que l'Afrique ne serait qu'une poussière d'humanité sans vigueur de raison et de maturité. « *Ces remarques, révèlent le sens profond du mouvement anticolonialiste. Un peuple qui lutte pour sa libération entreprend de reconquérir son humanité perdue, c'est-à-dire le pouvoir de s'exprimer et de concevoir, de décider et de réaliser ce qu'il a décidé* »⁴.

Il importe, désormais, pour l'Africain, de prendre conscience de soi comme sujet et d'instaurer précisément une nouvelle vision du temps, de l'histoire et de sa culture. Pour ce faire, Marcien Towa pense que l'Afrique devra briser l'être cyclique et prouver que le progrès ne doit pas signifier la répétition stérile ; que le progrès ne peut pas être refusé à l'Afrique et qu'il doit être la liberté de décider de la relation de l'Afrique avec la nature et avec l'Occident. L'acte libre, surtout dans une Afrique en quête d'indépendance, ne résulte nullement d'un choix indifférent ; il est au contraire l'acte le plus significatif qui ne doit pas obéir à un déterminisme radical et affectif. Il doit être une création de soi par soi en se muant en une expérience du moi comme révolte consciente qui doit résoudre l'énigme de la colonisation et révéler au monde que l'Africain, par sa pensée, peut s'élever au-dessus du donné, pour se donner d'autres possibles afin de limiter les tâtonnements et les échecs : « *L'inachèvement ou la partialité des discours antérieurs ne sont pas le résultat d'un travail insuffisant, mais le revers de l'inachèvement de l'Être ; et c'est du « mûrissement » de celui-ci que sortira le dépassement de cette scission du savoir et de la foi qui s'est instaurée avec le criticisme et caractérise encore , sous un de ses aspects , le monde moderne* »⁵.

Cependant, l'expérience vécue par les Africains, ne doit pas seulement les inciter à la révolte anti-esclavagiste ; ils devraient, à travers les masses, révéler une nouvelle figure des rapports de l'un et du multiple, des rapports de co-culturalité avec l'Occident, pour véritablement s'octroyer ce que Towa appelle « *l'arme miraculeuse* », une arme par laquelle l'unité et la pluralité, le même et l'autre ne se séparent jamais, mais s'unissent dans une sorte d'éléments hétérogènes qui se bifurquent pour s'interpénétrer. Mais, comment obtenir cette arme miraculeuse ? Towa préconise le retour à la culture occidentale en opérant une révolution radicale au sein des cultures africaines.

4- Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, Clé, 1979, p. 54.

5- Sebag (Lucien), *Marxisme et structuralisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964, p. 17.

II- LA CULTURE OCCIDENTALE COMME « ARME MIRACULEUSE » POUR LE DEVELOPPEMENT AFRICAIN

Les États africains ont, aujourd'hui, le devoir d'organiser leur propre marche vers les progrès scientifique et technique. Ils ne sauraient également se détourner du développement de leurs cultures nationales. C'est pourquoi, Towa prône pour l'Afrique, une révolution radicale. Mais, celle-ci doit nécessiter une grande patience, une recherche technique et une synthèse lucide. Dans ce cas, il faudrait que les gouvernants soient eux-mêmes unanimement convaincus que sans culture, il n'y a pas d'État digne de ce nom ; il n'y a pas d'économie, pas de technique, pas de science au service de l'homme, pas de nation vivante et forte. Ce n'est pas seulement au développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés, qu'il faut penser. Il faut songer aussi à divers schèmes résultant d'une évolution historique, à des ensembles d'habitudes reconnues comme valables et dont on peut repérer les traces dans toutes les sphères de l'activité humaine : le social, le politique, la réglementation, l'organisation de la vie collective, la réciprocité, les communications entre les êtres humains. L'égalité que l'on réclamait ou que l'on continue de réclamer n'est qu'un vain mot, si chacun n'a pas le sentiment que sa dignité est reconnue. L'âme se sclérose lorsqu'elle ne s'intéresse plus qu'à ses droits et oublie d'accomplir ses devoirs à l'égard des autres. Il est donc bon, qu'il y ait à chaque époque des éveilleurs de conscience pour sortir les hommes de leur quiétude égoïste et donner à leur vie un sens élevé, un sens humain, un tonus vivifiant et fortement humanisant, un bain de modernité, dans la mer infinie de l'humanisme universel. Pour atteindre ce but, Marcien Towa veut rétablir l'alliance de la vérité avec l'Afrique, avec la culture africaine, par le biais de la raison critique. Porter la raison latente à la compréhension de ses propres possibilités et, ouvrir ainsi, au regard de la possibilité d'une culture en tant que possibilité. C'est là l'unique chemin pour mettre en route l'immense travail de réalisation d'une philosophie africaine, disons d'une philosophie universelle. Aujourd'hui, nous avons tous les moyens, non seulement de ne pas consentir à confondre le travail de la philosophie et le travail de manifestation de la raison, mais aussi de saisir déjà dans le caractère « *infini* » de la culture, c'est-à-dire dans ce travail de manifestation d'une entreprise interminable, la rançon de son infinité. En un autre sens, et plus radical, celui d'une indétermination originelle. Nous sommes également capables, élevant à la clarté du savoir la sentence fameuse prononcée par Kant dans l'obscurité du principe de juridiction critique que la « *vérité* » n'est qu'un mot « *séduisant* » – de coller Towa au mur d'une notion si plane, que de surcroît, il a lui-même aplanie jusqu'à l'absolue surface, c'est-à-dire la superficialité absolue de l'idée de révolution radicale de la culture. La vérité, c'est qu'il ne s'agit pas là d'une différence entre les hommes, mais d'une différence

entre les cultures, entre des âges de l'humanité.

À dire vrai, « *Il n'y pas de société définitivement rivée à la tradition en tant qu'ensemble de données du passé au point de ne percevoir la conscience de l'intervention active et efficace de la liberté humaine comme moteur du devenir prométhéen. Il n'y a pas de société statique se situant en dehors du temps historique pour une absolue fidélité à la tradition. Le jeu des contradictions internes et des antagonismes socio – politiques, la rupture de l'équilibre écologique sont des facteurs destructeurs ou modificateurs des données de la tradition et soulignent le pouvoir novateur de chaque société* »⁶.

Encore faut-il, pour comprendre cela, que nous soyons capables d'entendre ce terme même de « *révolution radicale* ». L'erreur serait de croire que le concept utilisé ici par Towa est un concept général (un conceptus communis), quelque chose comme la notion tempelsienne de "philosophie bantoue". La difficulté vient au contraire, de ce que le concept de révolution radicale est chez Towa, un concept singulier, entièrement historique. Il réveille ainsi dans l'humanité africaine, l'idée d'une révolution. Il nous sépare des autres humanités comme l'unique peuple qui est sérieusement en retard et qui continue de magnifier sa culture et de l'exalter aux yeux de l'Occident. Ce constat permet à Towa d'affirmer : « *Notre opinion est que nous devons exorciser la hantise de l'originalité et de la différence, c'est-à-dire, de la tradition, non pas certes en la condamnant et en la rejetant en bloc, mais en la jugeant après l'avoir étudiée et examinée avec soin. Même si l'on admet l'idée d'un progrès global de l'humanité, il n'est pas dit que pour tel individu ou tel peuple particulier, le présent soit toujours meilleur, que le passé ; il n'est donc pas rare que le passé soit préférable au présent, que la tradition soit supérieure à la nouveauté. Néanmoins, il faut souligner que la différence, la particularité par rapport à l'autre n'a pas de valeur en elle-même, pas plus que l'identité par rapport à soi et la tradition qui la définit* »⁷. La question de Towa, celle qui assure à son œuvre entière sa portée historique et sa signification essentielle est ainsi une question sur le sens et le fondement de la modernité africaine. C'est seulement sur cette base qu'il est nécessaire d'avoir un modèle mondain d'une transparence, et que la culture, tout en restant la « baliverne » que la révolution radicale traite de haut, devient aussi le modèle et la matrice. Aucun tournant dans l'histoire de la philosophie africaine n'est sans doute aussi important que celui-là. C'est lui, en effet, qui mène de la Négritude et de l'Ethnophilosophie à la détermination critique des cultures africaines. Dès le début, la dimension propre de la révolution radicale, reste une dimension entièrement nouvelle. Elle doit conquérir

6- Kouassigan (Guy Adjété), *Op. cit.*, pp. 53 - 54.

7- Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, *Op. cit.*, p. 66.

la détermination de son sens le plus général dans son détail concret. C'est précisément dans ce va-et-vient de la généralité concrète, (chacune dépendant de l'autre), et dans cet effort pour faire échapper la nouveauté déroutante de la pensée à son indétermination, qu'on peut apercevoir que la révolution est d'abord elle-même une pratique, c'est-à-dire un risque essentiel. Aussi, faut-il à l'Afrique un rapport de lucidité à son passé pour pouvoir dénoncer les tares de la société africaine et mettre en place une culture du développement, la culture se définissant selon Hegel comme étant « *une mise en forme et se constitue par la forme de l'universalité : ainsi l'homme cultivé est celui qui sait imprimer à toutes ses actions le sceau de l'universalité - qui a renoncé à sa particularité, qui agit selon des principes universels. La culture est forme du penser (...) L'homme cultivé connaît les différents aspects des objets ; ils existent pour lui et sa réflexion cultivée leur a donné la forme de l'universalité (...) En sauvegardant la variété, l'homme cultivé agit concrètement ; il est habitué à agir selon des points de vue et des buts universels. En bref, la culture porte le sceau de l'universalité* »⁸. Nous voyons donc clairement qu'en adhérant à cette pensée, Towa montre que la culture est le style de vie d'une nation, la manière dont elle construit, organise sa vie, la manière dont elle organise son développement. Parler de développement d'un peuple, c'est donc songer au développement de sa culture. Or, nous demeurons faibles sur plusieurs fronts par manque d'organisation. Et plus l'organisation est discrète, plus elle est efficace et dynamique. Voilà, sans doute une vertu que l'Afrique moderne devrait songer à acquérir pendant qu'elle renoncera à la momification de sa culture et au théâtralisme. L'organisation appartient à la science, c'est-à-dire à la disposition de notre raison. Apprendre donc à s'organiser, c'est aussi s'initier à la démarche scientifique nécessaire à l'appréhension du monde moderne.

Towa reconnaît que, avec la décolonisation, les cultures africaines qui ont survécu à la tourmente de la traite négrière, à la conquête et à la domination étrangères, se sont affirmées avec plus de vivacité. Si on peut réduire un peuple à la servitude, on ne peut tuer son âme. La culture, c'est aussi l'âme d'un peuple. Mais, à la vérité, la modernisation accélérée avec les mutations qu'elle entraîne, remet forcément en cause certains aspects de la culture africaine. Dans tous les cas, au fur et à mesure que se modifieront les conditions matérielles de notre existence, des rapports sociaux nouveaux s'établiront, nos institutions évolueront, l'école s'étendra et nos cultures se transformeront. C'est là un processus irréversible, car on ne fait pas du développement avec des sociétés fermées. Le développement culturel, comme l'a souligné Albert

8- Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *La raison dans l'histoire*, Paris, Union Générale d'Édition, 1979, pp. 87-88.

Meister, exige le risque des espaces infinis et le changement qualitatif de la société comme corollaire de son action. Le développement suppose une rupture avec le passé et une éducation moderne « exaltant le neuf, l'ajustement aux situations nouvelles et la volonté de transformation du monde »⁹. Avec les moyens modernes de communication, le repli sur soi est une impossibilité. Il n'est même pas souhaitable, car la relation au passé n'est significative pour une culture donnée que s'il s'agit d'un lien dynamique et efficace. Et l'effectivité d'un tel lien exige de ne pas se représenter le passé historique comme un roc immuable, mais certainement comme ce qui, ayant été, doit s'analyser, se réfléchir afin de rendre encore plus vivant le mouvement originel qui l'a d'abord laissé être, et qui exprime le désir de liberté. En ce point, le changement ne s'impose-t-il pas en vertu d'une nécessité interne conforme à la modernité ? Réaliser son être, n'est-ce pas le but que chaque peuple doit poursuivre dans l'histoire universelle ? Quoiqu'on dise, le point suprême de la culture d'un peuple est de penser sa vie et sa condition de connaître ses lois, son droit, son éthique, ses faiblesses, afin de s'améliorer. D'ailleurs, « en se contentant d'une ascension à l'immuable, pareil recours ramène sans plus le passé à la platitude d'un milieu indifférencié, mesurant toutes choses, de sa mesure sans mesure, et en lequel vient se fondre la conscience, dans la bouillie du cœur et l'enthousiasme, pour faire se dissoudre les interrogations insistantes du monde qu'elle n'a pas la force de soutenir. »¹⁰ Le progrès est donc dans le mouvement. Il n'est pas simplement quantitatif, mais une série ascendante des relations diverses avec ce qui est essentiel. Ainsi chaque changement est-il un progrès et le progrès doit constituer une succession d'étapes de la conscience. Le progrès est aussi dans les échanges. Ce phénomène n'étant pas particulier à notre continent, on s'acheminera lentement vers une symbiose progressive des cultures, cette convergence universelle qui annonce l'avènement d'une civilisation universelle. Il importe que face à ce courant et compte tenu des nécessités de notre unité et de notre libération, que nous nous définissions et qu'ensuite nous agissions, car en faisant les tristes réflexions aujourd'hui, en matière de développement, on voit le monde comme un océan de boue dans lequel un continent se noie jusqu'au cou. L'Afrique est aujourd'hui un domaine privilégié pour la curiosité - une sorte de terrain de chasse particulièrement riche parce qu'on peut y découvrir du jamais vu ou du jamais entendu. Pour Marcien Towa, dans les administrations africaines, comme dans les activités quotidiennes des Africains, on ne rencontre que le triomphe du laisser-aller et de l'à-peu-près. Pour lui, la révolution radicale a pour rôle de combattre une telle africanité, un

9- Meister (Albert), *L'Afrique peut-elle partir ?*, Paris, Seuil, 1966, p. 30.

10- Dibi (Augustin Kouadio), *L'Afrique et son autre : la différence libérée*, Abidjan, Stratéca Diffusion, 1994, pp. 57-58.

tel culturalisme, car une telle vision du monde ne peut bâtir l'Afrique moderne. L'Afrique a besoin d'hommes exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes, vis-à-vis de leurs cultures et vis-à-vis des autres. Des hommes qui ne se contentent nullement de l'a - peu près ni ne se satisfont allègrement de la médiocrité. Ainsi, Towa nous invite-t-il à exorciser le culte de la différence : *« parce que le rapport entre l'Occident et nous demeure celui entre le maître et l'esclave, nous devons nourrir à l'égard de tout culte de la différence et de l'identité une méfiance systématique ; sans quoi nous courons le risque de nous confirmer dans la servitude. De toute manière, il est vain de vouloir immobiliser la tradition et l'identité culturelle, car tout l'univers est soumis au changement. Et en passant de la nature à la culture et à l'histoire, le rythme de transformation s'accélère et change qualitativement. Dans le monde culturel, bien plus rapidement que dans la nature, tout se transforme par développement ou par dégradation. Dans ces conditions, le problème n'est plus de savoir si notre tradition va changer ou non, elle change inéluctablement, mais quels changements l'affectent, avec quelle rapidité »*¹¹. Dès lors, ce que Towa demande aux Africains, ce n'est pas de chanter la race et de brandir le passé, mais de trouver les moyens qui permettent à l'Afrique de sortir du sous-développement. Il n'y a donc plus de place pour un retour à l'authenticité, à un retour aux sources immuables en dehors du combat révolutionnaire, étant donné que l'optique révolutionnaire nous libère de la dictature du passé en le relativisant, en présentant tous les éléments constitutifs de notre passé comme des produits, des résultats, des œuvres d'une praxis créatrice passée. Ainsi la révolution radicale ne saurait rien avoir de gratuit ni d'onirique. Elle plonge au contraire ses racines dans la réalité vécue pour révéler à la conscience, par un éclairage adéquat, ses aspects contradictoires avec l'exigence fondamentale du développement. Par conséquent, *« Toute société qui renaît à l'histoire doit être messagère de révolution et porteuse de changements radicaux qui doivent se traduire par l'éradication du système colonial et par la recherche d'une voie originale de synthèse entre l'affirmation de soi et l'ouverture au monde »*¹². Pour l'Afrique donc, il n'y a pas d'autre issue que le développement. Celui-ci passe nécessairement par une prise de conscience de nos valeurs culturelles et une étude minutieuse de celles de l'Occident. C'est donc une illusion de penser notre africanité en nous référant au passé comme modèle à reproduire pour réaliser l'authenticité de notre être. La phénoménologie de l'authenticité est toujours en passe d'être trahie par ses propres signes puisque les politiques de l'authenticité la définissent toujours par rapport à l'inauthenticité considérée comme un paradigme dont elle est l'ombre et l'effet. C'est la référence au modèle qui fait que notre

11- Towa (Marcien), *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Op. cit., p. 66.

12- Kouassigan (Guy Adjété), *Op. cit.*, p. 139.

africanité se présente comme un obstacle ontologique infranchissable dans notre projet de développement technique et technologique. La révolution radicale doit donc avoir lieu. D'ailleurs, comme l'a révélé Adotévi Stanislas Spéro Kodjo, « reconnaître la civilisation africaine, ce n'est pas s'extasier sur les particularités culturelles nationales, ni s'ébaudir sur une originalité perdue, mais admettre et faire admettre que notre culture désormais cristallise toutes les tares, toutes les tensions, tous les déchirements d'une politique d'esclavage et de destruction systématique. De cela il résulte que rencontrer sa culture, ce n'est pas la découvrir, mais la radicaliser, c'est-à-dire renforcer la conviction que chaque Noir doit faire quelque chose pour transformer la situation et produire une nouvelle civilisation »¹³. Dès lors, la prise de conscience du Nègre doit signifier un changement radical du cours des choses, une nouvelle interprétation de la culture, une orientation nouvelle et dynamique de l'existence, une révolte consciente.

Il ne sert plus à rien de pleurer sur notre passé, même s'il nous faut le reconnaître et établir la vérité historique de façon à nous adosser à notre histoire et faire face à l'avenir. La problématique pour les peuples noirs est donc de savoir s'ils doivent exister ou disparaître. Et le problème se pose avec acuité et nunc. C'est dire que notre responsabilité dans le destin de l'Afrique dépend maintenant de notre degré de conscience et de notre volonté. Ainsi pour déclencher le processus de développement dans les économies à croissance ralentie que sont les nôtres, notre premier souci doit être de supprimer les blocages structurels et culturels qui freinent le développement. Or, aujourd'hui, le problème essentiel de développement ou de la modernité est posé en terme de développement scientifique, technologique et informatique, conçu pour nous Africains, comme un transfert plutôt comme une injection aux sociétés africaines de savoir-faire des sociétés de la modernité par la vente d'une technologie et de ses soutiens logistiques. Ainsi « le développement se révèle être un processus par étapes (*Stufengang*), une série de déterminations de plus en plus concrètes de la liberté émanant de son concept même, c'est-à-dire de la nature même de la liberté devenant consciente d'elle-même. La nature logique ou, mieux encore, dialectique du concept en général est de se déterminer lui-même, de se poser en soi des déterminations et les supprimer et les dépasser (*aufheben*) en acquérant par là une détermination positive plus riche et plus concrète »¹⁴. Mais, malheureusement, à en croire Towa, la conscience africaine accuse une grande faiblesse théorique et s'enlise le plus souvent dans une répétition monochrome et un dogmatisme officiel. Et dans son odyssée, l'Afrique est habitée par une obsession unique, indéracinable,

13- Adotevi (Stanislas Spéro), *Op. cit.*, p. 247.

14- Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), *Ibidem*, p. 197.

celle d'obéir aux ordres et aux lois des dieux occidentaux de la modernité. « *Il est temps toutefois, d'aller à la racine du mal. Il ne suffit pas de dénoncer la succession qui a été léguée de déclarer que l'Afrique est pauvre et de divaguer la faiblesse matérielle des nègres. Il faut savoir trouver les causes réelles du retard, la raison des incohérences et de la faiblesse. Il faut choisir entre le colonialisme et l'indépendance* »¹⁵. C'est cette révolution, qui, dans un univers politiquement libéré, récréera une culture à la hauteur des ambitions et de la souffrance des peuples noirs. N'est – ce pas que toute grande tradition provient généralement d'une grande révolution ? Dès lors, la révolution ne peut être que l'œuvre d'hommes audacieux, capables de concevoir un monde différent, de s'imposer des sacrifices pour le réaliser. Elle est la condition de toute reconnaissance culturelle. L'Afrique doit donc, selon Marcien Towa, faire une critique sans complaisance de ses cultures, si elle veut être présente au rendez-vous du donner et du recevoir : « *Or le temps passe et nous ne parvenons pas à le faire : en prenons-nous seulement le chemin ? Alors s'impose à nous de façon plus impérative une action plus énergique et plus profonde sur nous-mêmes. Car ce sont nos insuffisances qui s'imposent à présent à notre attention, et non plus nos richesses et nos possibilités. Ce que nous avons en propre, ce ne sont pas seulement les valeurs que le monde attendrait, mais aussi de redoutables lacunes. Celles-ci furent responsables de notre défaite, et la responsabilité de nos difficultés actuelles doit aussi leur être attribuée pour une bonne part. Or on ne peut espérer édifier toute une civilisation, faire surgir tout un monde en se payant de mots : il faut payer de son être- même* »¹⁶. Dès lors, le rôle des intellectuels africains consistera à réfléchir sur les problèmes de la société africaine et à exhorter les masses à un changement de mentalités, une reconversion des cultures. Il faut une conscience théorique exercée au penser dialectique. Il faut renouer avec le courage comme la puissance authentique de l'esprit. C'est ainsi que pourra se résoudre la dialectique du raisonnable et du déraisonnable, de la tradition et de la modernité dans une Afrique qui veut se transformer dans le respect de sa propre identité. Mais la défense de l'identité pourrait conduire à de nouvelles ambiguïtés si elle se traduisait par le mépris ou la négation d'autrui, car revendiquer son identité, pour chaque peuple, c'est aussi défendre et accepter l'identité des autres même si « *la révolution est avant tout, promotion des masses et, par conséquent, promotion de leur culture demeurée largement traditionnelle* »¹⁷.

CONCLUSION

15- Adotevi (Stanislas Spero), *Négritude et négrologues*, Paris, Union Générales d'Éditions coll.10/18., p. 268.

16- Towa (Marcien), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Op. cit., p. 39.

A travers la pensée de Marcien Towa, il nous a été utile de montrer que l'Afrique ne peut sérieusement se tenir dans la complexité du monde qu'à la condition de ne plus vouloir son passé comme un roc solide et immuable qui aurait la valeur d'un en soi transcendantal et normatif. Elle devra accueillir le présent comme le lieu où elle est appelée à exercer sa liberté, dans l'attention soutenue de la pensée au miroir de sa culture. Il y a donc nécessité de dialogue, d'échange, d'ouverture sur autre chose que l'immédiateté de notre culture particulière, de notre horizon habituel, de nos vues pour nous ouvrir à l'Autre. Selon Marcien Towa, qu'on le veuille ou non, c'est de cette Europe que l'on sent la présence culturelle, économique, technique partout en Afrique. Mais elle ne saurait davantage être adoptée telle qu'elle est, du fait d'une simple antériorité historique. Celle-ci, on le sait, n'est pas sans comporter pour elle, des responsabilités qui ne contribuent pas toutes à faire d'elle une image flatteuse. Il lui faut de nouveaux titres, pour justifier la confiance, la confiance ébranlée des Africains. Et la présence à l'humanité, pour nous autres Africains, exige une conversion et une éducation de l'homme, de l'Homme Africain en même temps qu'un changement de structures, parce que l'oppression n'est pas seulement un fait économique et politique, elle est au tissu et au centre de nos cœurs.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et publications de Marcien Towa

- L'idée d'une philosophie négro - africaine*, Yaoundé, Clé, 1979.
Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, Yaoundé, Clé, 1975.
Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, Yaoundé, Clé, 1981.
Léopold Sédar Senghor : négritude ou servitude, Yaoundé, Clé, coll. Points de vue, 1971.
 "Les conflits entre traditionalismes : recherche d'une solution" in *Recherche, pédagogie et culture*, n°56, Paris, AUDECAM, 1982.

Autres ouvrages

- Adotévi (Stanislas Spéro Kodjo), *Négritude et négrologues*, Paris, Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18, 1972.
 Arendt (Hannah), *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1999, trad. Jacques Bontemps et Patrick Lévy.
 BAH (Amadou Hampaté). *Le petit Bodiel*, Abidjan, NEI - EDICEF, 1995.
 Cioran, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, 1960.
 Diakitè (Tidiane), *L'Afrique est malade d'elle-même*, Paris, Karthala, 1999.
 Dibi (Augustin Kouadio), *L'Afrique et son autre : la différence libérée*, Abidjan, Stratéca Diffusion, 1994.
 Diop (Cheikh Anta), *Nations nègres et cultures*, Paris, Présence Africaine, 1970, tomes I & II.
 Diop (Cheikh Anta), *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, 1980.

- Hegel (Georg Wilhem Friedrich), *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Tome I, Paris, Gallimard, 1954, trad. J. Gibelin.
- Hegel (Georg Wilhem Friedrich), *La raison dans l'histoire*, Paris, Union Générale d'édition, Coll.10/18, 1985, trad. Kostas Papaioannou.
- Henri-Lévy (Bernard), *La barbarie à visage humain*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1977.
- Henri-Simon (Pierre), *L'esprit et l'histoire*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969.
- Hountondji (Paulin Jidenu), *Sur la "philosophie africaine" critique de l'ethnophilosophie*, Paris, Maspero, 1977.
- Kane (Cheick Amidou), *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
- Kouassigan (Guy Adjété), *Afrique : Révolution ou diversité des possibles ?*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- Marcuse (Herbert), *Eros et civilisation*, Paris, Minuit, 1963, trad. Jean- Guy Nény et Boris Frankel.
- Memmi (Albert), *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1984.
- Meister (Albert), *L'Afrique peut-elle partir ?*, Paris, Seuil, 1966.
- Njoh-Mouelle (Ebenezer), *Jalons II, L'Africanisme aujourd'hui*, Yaoundé, Clé, 1975.
- Romilly (Jacqueline de), *La démocratie athénienne*, Paris, Bourin, 2006.
- Sebag (Lucien), *Marxisme et structuralisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964.
- Serres (Michel), *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1991.